

Académie des Sciences :

Albert Caquot, section des sciences mécaniques, décédé le 28 novembre 1976;

Auguste Loubatières, section de biologie humaine et sciences médicales, décédé le 8 janvier;

Jacques Trefouel, section des sciences chimiques, décédé le 11 juillet;

Roger Brard, section des sciences mécaniques, décédé le 15 juillet;

Marston Morse, associé étranger, décédé le 22 juin.

Académie des Beaux-Arts :

Jacques Carlu, section d'Architecture, décédé le 3 décembre 1976;

Jean Bouchaud, section de Peinture, décédé le 6 mai;

Paul Lemagny, section de Gravure, décédé le 18 juillet;

Benjamin Britten, associé étranger, décédé le 4 décembre 1976;

le Comte Vittorio Cini, associé étranger, décédé le 18 septembre.

Académie des Sciences Morales et Politiques :

René Roy, section d'Economie politique, statistique et Finances, le 27 janvier.

Nous gardons fidèlement le souvenir de ceux que nous avons connus, admirés, aimés.

EN LISANT LE « JOURNAL » DE COSIMA WAGNER

PAR

M. JEAN MISTLER

Secrétaire perpétuel de l'Académie française

Le *Journal* de Cosima, qui fut la seconde femme de Wagner et dirigea le Festival de Bayreuth pendant près d'un demi-siècle, a paru en allemand et va être traduit. Fille naturelle de Liszt et de la comtesse d'Agoult, Cosima épousa à vingt ans le baron Hans von Bülow, pianiste. C'était un des plus réputés parmi les élèves de Liszt, et il avait également travaillé avec Wagner la composition et la direction d'orchestre.

Richard et Cosima s'étaient vus à Paris pour la première fois rue Casimir-Périer, dans l'appartement où vivait alors Liszt. C'était le 9 octobre 1853, elle avait seize ans. Wagner, séparé de sa femme, Minna, menait une vie errante, il devait revoir Cosima dix ans plus tard, en 1863, à Berlin, mariée à Bülow et mère de deux filles, mais nous ignorons dans quelles circonstances naquit, entre Wagner et la jeune femme, un amour qui devait être indestructible.

Nous savons seulement que, le 28 novembre 1863, au moment où Richard quitta Berlin, Cosima et lui, après s'être longuement promenés tous les deux dans la ville, « *prirent, avec des larmes et des sanglots, l'engagement de s'appartenir l'un à l'autre* ».

L'année suivante, lorsque, au milieu des pires difficultés morales et matérielles, Wagner fut sauvé par l'intervention du roi Louis II de Bavière, qui l'appela à Munich, un des premiers gestes de Richard fut d'inviter le ménage Bülow à venir le rejoindre, et Hans fut nommé pianiste de la Cour et chef d'orchestre. Assez rapidement, semble-t-il, Cosima devint la maîtresse de Wagner. En tout cas, le 10 avril 1865, elle mettait au monde une fille, qu'elle nomma Isolde : ce prénom était à lui seul un aveu. Bien vite, cette liaison devint un thème inépuisable d'articles injurieux et de caricatures dans les journaux. La politique

s'en mêla et, le 6 décembre 1865, devant la violence de la campagne dirigée contre Wagner, le Roi lui demanda de s'éloigner. Il partit pour la Côte d'Azur, et là, il apprit, en janvier, la mort de sa première femme. Au printemps, Cosima vint le rejoindre en Suisse. Wagner loua une villa près de Lucerne, à Tribschen, et s'y fixa, tandis que Cosima faisait, entre la Suisse et Munich, plusieurs voyages. Le 17 février 1867, naissait Eva, la seconde fille de Cosima et de Richard. En novembre 1868, Cosima s'installait complètement chez Wagner, et, le 1^{er} janvier 1869, elle commença la rédaction de son *Journal*.

Ce *Journal*, écrit de sa main, sauf quelques pages où Wagner prit la plume, va du 1^{er} janvier 1869 au 13 février 1883, date de la mort de Wagner. Il était resté inédit jusqu'à l'année passée, date où MM. Martin Gregor-Dellin et Dietrich Mack ont publié, aux éditions Piper à Munich, un premier volume, suivi, cet été, du second. L'ensemble représente, dans l'édition allemande, environ 2200 pages d'une impression très serrée, correspondant au total à plus de six millions de lettres ou signes!

Il serait fastidieux d'entrer ici dans le détail des querelles et procès qui se déroulèrent autour de ce *Journal*, dans cette famille Wagner qu'on a comparée à celle des Atrides! Finalement, la Ville de Bayreuth, devenue propriétaire du manuscrit, a pris l'heureuse décision d'en assurer la publication. C'est dans les notes que j'ai prises sur le texte allemand, et, pour la partie traduite, sur les épreuves de la version française réalisée par Michel Demet, très aimablement communiquées par les éditions Gallimard, que j'ai recueilli les éléments de l'exposé, forcément très rapide, que l'on va entendre.

Tout le long de ses confidences, Cosima nous fait part de la crise de conscience qui pèse sur elle et de la situation délicate que créera la présence de Blandine et de Daniela, les deux filles qu'elle a eues de Hans von Bülow, à côté d'Isolde et d'Eva, nées de son union avec Wagner, et bientôt suivies d'un garçon, Siegfried. Pour le moment, les deux aînées sont dans une pension, mais Cosima se fait du souci pour leur santé. Ces complications familiales ont créé des tensions parfois violentes, qui se sont répercutées jusqu'à nos jours. Elles nous intéressent beaucoup moins que les réactions quotidiennes, fidèlement notées, du maître de *Tristan* et de *l'Anneau*.

Souvent, ce lutteur se sent accablé. Au milieu de l'écriture musicale du *Ring*, dont il a commencé le poème en 1848, le découragement le gagne : « *Je voudrais*, dit-il à Cosima, *abandonner la mise en musique de ce texte*. » En outre, s'il ne connaît plus les embarras financiers qu'il a traversés, notamment à Paris et à Vienne, il est inquiet sur l'avenir de ses rapports avec le roi Louis II, et il évoque avec Cosima

« *la possibilité d'aller vivre à Paris dans une mansarde : une pièce et deux chambres pour les enfants*. » En lisant Schiller, un de ses auteurs favoris, il note cette réflexion d'un personnage de *Wallenstein* : « *Le malheur s'accompagne de l'espérance, le bonheur de la crainte...* » et il ajoute : « *Je pourrais mieux utiliser mes forces qu'à écrire des partitions qui ne seront jamais exécutées*. » Cosima lui dit que les temps changeront, mais il réplique : « *Dans le meilleur des cas, ces temps seront terribles. Il arrivera une période de puritanisme où mon art n'aura rien à dire*. »

Chaque soir, ils font de longues lectures. Lorsque le temps est beau, la splendeur des montagnes et du lac les rassérène, mais souvent, une brume grise enveloppe le paysage, et Cosima, se rappelant l'*Odyssée*, a l'impression « *que le Royaume des Ombres devait avoir cet aspect chez les Grecs* » et elle croit « *voir les silhouettes des héros passer sur l'eau calme et grise et se perdre dans le brouillard* ». Puis, le ciel s'éclaircit, « *une étoile brille paisiblement, c'est la première de la soirée* ». Et Cosima lui adresse la phrase de *Tannhäuser* : « *Je te salue, ô douce étoile!* » Pendant ce temps, Richard, qui la cherchait partout dans le jardin en chantant l'Appel de *Siegfried*, la retrouve. « *Alors, écrit-elle, je ne cherchai plus ma petite amie l'étoile, puisque j'avais mon grand ami auprès de moi*. » Les souvenirs et les rêves tiennent une place importante dans ces cahiers, au milieu de mille détails, allant de la santé et de l'éducation des enfants jusqu'à la maladie de leur petit chien, Kos. Le 25 février 1869, Richard a rêvé qu'il était marié avec Cosima et elle se promenait en robe de satin blanc à la Terburg. « *Ce qui me frappe dans son récit*, note Cosima, *c'est que, pour ma part, j'ai eu toute la nuit des pensées de mort*. » A midi, elle apprend que Richard ne va pas bien. « *Il s'agit donc de réunir toutes mes forces pour le distraire doucement*. » Le 2 mars, le *foehn* fait rage et soulève sur le lac une tempête, comme dans *Guillaume Tell*. Après avoir regardé les marchands des quatre-saisons, qui sont obligés d'aller à pied jusqu'à la ville pour y apporter leurs marchandises, Richard et Cosima jouent longtemps du piano à quatre mains et Richard, dans sa joie, s'écrie : « *Je ne suis qu'un vieil âne parfaitement heureux!* »

Le 11 mars, Wagner apprend la mort de Berlioz. Cette nouvelle fait surgir mille souvenirs du passé : « *Nous parlons de tous les disparus de cette année. La mort en a fauché beaucoup : Lamartine, Berlyer, Rossini, Berlioz, pour ne citer que les plus célèbres*. » Le soir, ils parlent du Concile qui va s'ouvrir à Rome : « *On veut rendre tout-puissant le Vatican, cette pagode papale, et mettre sur la tête des jésuites la tiare pontificale*. » Ce thème, soit à propos de Rome, soit à

propos de la Bavière et de l'Autriche, reviendra souvent dans la bouche de Wagner, violemment hostile à l'Eglise catholique et à son influence politique.

De nombreuses lettres arrivent de Paris, notamment une de Pasdeloup, le chef d'orchestre, racontant qu'à son dernier concert quelques auditeurs ont sifflé le Prélude de *Lohengrin*, mais une dame a dit à son voisin, qui ne cessait de siffler dans une clef : « *Monsieur, si vous ne vous arrêtez pas, je vous casse la tête avec mon petit banc!* », et Cosima termine sa journée en écrivant : « *Ma seule prière : mourir le même jour, à la même heure que Richard.* » Elle lui survivra, fidèle prêtresse de son culte, quarante-sept ans...

Le 30 mars 1869, grosse émotion durant une promenade le long de la voie ferrée. « *Nous voyons Kos sur les rails, il se bat avec un autre chien, le train arrive sur lui, Richard vole comme une flèche en criant et échappe lui-même comme par miracle.* » Le soir, tout en buvant de la bière, il parle de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, mais, comme le menuisier est en train de passer un vernis dans la pièce voisine, cette odeur incommode Cosima. Wagner se met en colère, « *il dit des choses qu'il n'aurait pas dû dire* » et Cosima monte dans sa chambre pour pleurer. « *Je me suis demandé ensuite ce qu'il valait mieux faire : laisser tomber son irritation, ou bien descendre pour lui expliquer tranquillement les choses et l'apaiser. A peine avais-je écrit ces lignes que Richard entra pour me souhaiter une bonne nuit. Je suis redescendue avec lui et j'ai calmé sa folle colère.* »

Cependant, Wagner a des soucis d'ordre artistique. Le Roi veut faire représenter *l'Or du Rhin* à Munich. « *Les moyens matériels manquent. Son grand ouvrage va être mis en morceaux. Tout cela est lamentable!* »

Le 7 avril, arrivent des dépêches de Paris, où la première de *Rienzi* a obtenu un éclatant succès. En même temps, un télégramme de Berlin annonce le triomphe de *Lohengrin*. Ainsi, un peu partout, son œuvre s'impose.

La vie à Tribschen coule, paisible et ponctuée de menus incidents : les enfants recueillent les rouges-gorges tombés du nid et les installent dans la villa, où, naturellement, le chat les mange. Cosima est de nouveau enceinte : dans cet état, elle est superstitieusement attentive à tous les présages. Beaucoup sont défavorables : Richard a vu, le matin, une grosse araignée, la servante Vrenéli a cassé un carreau, quant à Hermine, la femme de chambre, elle a rêvé de perles, ce qui, selon toutes les *Clefs des Songes*, annonce inmanquablement un malheur!

Cependant, l'événement qu'attend Cosima se passe normalement et, le 6 juin, à quatre heures du matin, elle accouche d'un garçon, « *qui pèse près de deux livres de plus que la moyenne des nouveaunés* ». Richard attendait au rez-de-chaussée, il entend les cris perçants de l'enfant et remonte aussitôt. « *Il regardait droit devant lui, note Cosima, à cet instant, il fut surpris par un flamboiement d'une incroyable beauté, illuminant la tapisserie orange, près de la porte de ma chambre et se reflétant sur un coffret bleu, orné de mon portrait, qui, dans son petit cadre d'or, brillait d'une clarté surnaturelle. Le soleil venait de se lever au-dessus du Righi et lançait dans la pièce ses premiers rayons. Richard fondit en larmes. A ce moment, parvinrent à mon oreille les tintements matinaux des cloches du dimanche, arrivant de Lucerne à travers le lac. Richard regarda sa montre et constata que son fils était né à quatre heures.* »

Le 9 juin, de grand matin, Wagner entre dans la chambre de Cosima et lui récite la strophe finale qu'il vient d'écrire pour le troisième acte de *Siegfried* :

Amour rayonnant, riante mort!

La naissance de leur fils remplit les Wagner de joie et Richard déclare à sa femme que, « *sitôt qu'elle sera rétablie, il entrera dans une vieillesse goethéenne et qu'il a pris la ferme résolution de ne plus s'énerver* ». Est-il besoin de dire que son tempérament reprendra vite le dessus et que ses explosions seront toujours aussi violentes et imprévisibles?

En juillet, trois Français, Catulle-Mendès, sa femme, Judith Gautier, et Villiers de l'Isle-Adam, viennent voir Wagner. Il les reçoit assez froidement, les trouvant indiscrets. Quelques années plus tard, il sera trop sensible au charme de la capiteuse Judith...

De nombreuses pages du *Journal* sont consacrées par Cosima aux longues et difficiles négociations avec Hans de Bülow, relatives à leur divorce. Mais bientôt un nouveau souci la préoccupera, les malaises cardiaques dont souffre Richard.

Le 4 août 1869, il achève l'ébauche orchestrale du dernier acte de *Siegfried*, et Cosima note : « *Promenade en forêt après le déjeuner avec mes enfants. Le plus bel été dont je puisse me souvenir nous a apporté Siegfried.* » Il s'agit, bien entendu, à la fois de leur fils et de la seconde journée du *Ring*.

L'été passe vite. La fin de l'année approche et Cosima prépare les fêtes de Noël en dorant les noix qu'elle suspendra au sapin traditionnel. Un soir d'automne, elle est seule, Richard est allé à Lucerne : « *Le soleil couchant a les couleurs que lui donne le foehn, dans la cheminée,*

le feu rougeoie avant de s'éteindre. Le cadre du portrait de Goethe jette un sombre éclat, les noix dorées luisent faiblement dans le crépuscule. La meilleure part de l'âme s'éveille, et je pense à toute ma vie. Pouvais-je agir autrement? Dois-je écarter mon amour pour Richard? Non, je ne pouvais pas agir différemment. Mais puisqu'un de nous devait souffrir, je reconnais profondément ma faute, et je veux l'expié autant que je le puis.»

Le lendemain, le ton est plus gai. Wagner reçoit du Ministère des Affaires Etrangères bavarois la plaque du Nicham, que lui a décernée le Bey de Tunis. Il refuse de signer l'accusé de réception, mais il garde la plaque, et il l'épinglé sur le rideau du théâtre Guignol des enfants. Pauvre Nicham! Treize ans plus tard, à Bayreuth, après la dernière représentation de *Parsifal*, Wagner l'accrochera au corsage rebondi de Mademoiselle Horson, la plus belle des Filles-Fleurs, mais ce détail ne figurera pas dans le tome II du *Journal*! Wagner a sans doute choisi pour son espièglerie un moment où Cosima regardait d'un autre côté...

La parution de *Siegfried* achevée, Wagner s'attelle immédiatement au *Crépuscule des Dieux*.

L'année 1869 se termine avec les festivités habituelles, l'Arbre de Noël des enfants, et la représentation, sur leur théâtre de marionnettes, du *Massacre des Innocents à Bethléem*, la pièce jadis écrite par Louis Geyer, légalement beau-père de Wagner, et peut-être son père selon la chair.

Puis c'est le Nouvel An. Richard avance dans la composition du *Crépuscule*, mais il est fort contrarié qu'on ait commencé, au Théâtre Royal de Munich, les études pour *la Walkyrie*, et il déclare qu'il n'assistera pas aux répétitions.

En février, il a terminé l'esquisse du Prologue du *Crépuscule* et le *Voyage de Siegfried sur le Rhin*. Le thème des Filles du Rhin le met d'humeur excellente, il parle du chant de Brunnhilde : « O Dieux saints! » et il ajoute : « Si tu savais à quoi j'ai pensé en écrivant cela! A Magdebourg, à la fin de l'ouverture très gaie d'un opéra-comique d'Abel, mon caniche, qui m'attendait dehors, est entré tout d'un coup dans l'orchestre et a couru jusqu'au basson. D'abord, il s'est tenu tranquille, puis il a fait entendre une longue plainte très bruyante. Tout le monde riait. Pour ma part, j'étais fort ému, et, depuis, j'entends toujours ce chant mélancolique en même temps que la mélodie joyeuse jouée par l'orchestre. » A quoi peut tenir l'inspiration! Wagner parle moins souvent de musique avec Cosima que de littérature ou d'histoire, et ses jugements sur les compositeurs contemporains sont rarement bienveillants : il déteste Schumann, il dit que la forme de Men-

delssohn a la perfection d'un cristal, mais aussi sa froideur, et il reproche à Berlioz de juxtaposer ses thèmes sans les développer vraiment. Parmi les maîtres qui l'ont précédé, il a su mettre les plus grands à leur juste place : Bach, Mozart et Beethoven forment à ses yeux une incomparable trinité, et, si son tempérament le porte plutôt vers Beethoven, il juge que rien ne dépasse les dernières symphonies du maître de Salzbourg. Un jour où Nietzsche est venu lui rendre visite, il lui joue des passages des *Noces de Figaro*. « On a prétendu, remarque Nietzsche, que Mozart a inventé la musique à intrigue. — C'est tout le contraire, affirme Richard, il a dissous les intrigues dans la musique... Nous trouvons chez Beaumarchais des hommes roublards, spirituels, calculateurs, qui agissent et parlent avec esprit, et chez Mozart, nous voyons des êtres déjà sublimés, qui souffrent et se plaignent. » Si Wagner admire, chez Liszt, le pianiste, et s'il rend justice au pittoresque et au mouvement de sa *Faust-Symphonie*, il critique l'orchestration bruyante de poèmes symphoniques comme *Le Tasse*, qu'il attribue à l'influence de la princesse Wittgenstein : « A l'instar des sauvages, elle n'est sensible qu'aux effets les plus grossiers, aux chocs dans la musique. » Je pense que Cosima ne goûtait pas beaucoup, elle non plus, la musique de son père, sinon Nietzsche ne se fût pas risqué à lui dire que, dans la *Légende de sainte Elisabeth*, on respirait « plus d'encens que de parfum de rose ».

Le 5 mars, conversation bien curieuse. Après avoir parlé des répétitions de *la Walkyrie* à Munich, Cosima dit à Richard, qui lui avait parlé plusieurs fois de Bayreuth comme d'une ville où il aimerait vivre : « Tu devrais chercher dans l'Encyclopédie, à l'article Bayreuth. » Ils le font, et, « à notre grande joie, poursuit le *Journal*, nous lisons que parmi les monuments de cette ville, il se trouve un magnifique opéra ancien ».

Ce passage avait été cité par Glasenapp dans sa *Biographie*, et, en effet, on peut y voir le point de départ du grand projet de Théâtre des Festivals, cependant, peu de temps après, Wagner, examinant sur place les ressources matérielles de Bayreuth, a reconnu que l'Opéra des Margraves ne pouvait convenir à ses desseins et qu'il faudrait construire pour ses œuvres un théâtre nouveau.

Le 2 avril, Cosima relate avec émotion que le petit Siegfried a pour la première fois, appelé Richard, « papa ». En ce printemps montagnard, vingt détails rustiques viennent sous sa plume. Elle note le premier chant du coucou, comme le faisait chaque année Victor Hugo à Jersey. « Une mère hérisson a fait ses petits sous un banc du jardin. » Le lendemain : « Une de nos filles est au lit parce qu'elle est

un peu enrôlée, le coucou chante, le hérisson est parti, la chatte apporte à grand-peine ses petits dans le lit de la chambre d'amis. Après le repas, Richard et moi sortons, il me raconte que, dans sa jeunesse, le printemps était toujours quelque chose de terrible : les théâtres se vidaient, le public ne venait plus et le pauvre directeur de la musique était mis à la porte.»

Depuis le début de l'été, Cosima, sans suivre de près la politique, mentionne souvent la tension que l'affaire de la succession au trône d'Espagne a fait naître entre Paris et Berlin. Les bruits de guerre sont de plus en plus inquiétants. Le veto de Napoléon III contre la candidature d'un prince de Hohenzollern provoque une véritable rage chez Wagner, et toutes ses rancœurs contre la France lui reviennent, comme un flot de bile. Mais que penser de Cosima qui, née Française, écrit : « Cette impertinence française me met tout à fait hors de moi, ce peuple mérite une correction impitoyable ! » Quelles qu'aient pu être ses humiliations « d'enfant, sans père ni mère, à Paris », nous avons du mal à comprendre sa violence, comme nous nous étonnons de voir Richard Wagner, qui devait tant au roi Louis II de Bavière et connaissait ses sentiments profonds de haine contre la Prusse, prendre une telle position.

Plus tard, je ne l'oublie pas, Wagner se montrera hostile à la politique de Bismarck et il verra la menace que l'impérialisme de l'Allemagne, unie autour de la Prusse, fera peser sur la paix. Mais, pour l'instant, en ce dramatique été de 1870, où la dépêche d'Ems va jouer le rôle de l'amorce faisant sauter une mine, Richard et Cosima sont aussi déchaînés que les journaux allemands les plus nationalistes. On est surpris qu'une intelligence comme celle de Wagner ait considéré avec un pareil aveuglement une guerre qui a déchiré l'Europe pour un siècle, et qui devait enfanter deux guerres mondiales !

Cependant, les pénibles discussions avec Hans de Bülow ont abouti et, le 27 juillet, Cosima apprend par une lettre de son avoué berlinois que son divorce a été prononcé le 18.

Le *Journal* contient assez peu de détails sur son remariage avec Richard, célébré le 25 août, à huit heures du matin, à l'église réformée de Lucerne. Les Wagner avaient fait imprimer seulement cent-vingt faire-part pour leurs amis. Les enfants avaient eu un mot magnifique : « Maman se marie avec l'oncle Richard ! »

Terminerons-nous là-dessus ? Non. Mathilde Wesendonck envoya un bouquet d'edelweiss. Cosima lui avait écrit une longue lettre, qu'elle soumit à Richard avant de l'expédier, en lui demandant s'il en était satisfait. « Il me répond que c'est trop, qu'il a recouvert cette liaison

de voiles poétiques, pour ne pas admettre sa vulgarité, mais, pour lui, l'élément poétique est mort désormais et il n'aime pas qu'on lui rappelle cette histoire. » Cette phrase cynique correspond probablement à la vérité. Eh bien, je préfère le mensonge des lettres de Venise à Mathilde et surtout le sublime mensonge de *Tristan* !

J'ai glané des centaines de notes dans l'immense champ que constituent les deux mille deux cents pages du *Journal* de Cosima, mais je me suis limité aujourd'hui à la première partie du tome I, qui doit paraître en novembre en français. C'est d'ailleurs cette partie que les biographes de Wagner avaient le moins utilisée. Le public sera donc assurément intéressé par sa nouveauté, tout en déplorant certains traits de l'image que ce *Journal* lui donne de Wagner, mais je crois que la vérité fait tout le prix d'une biographie. Comme le pensait Marcel Schwob, l'art du biographe est un art des détails, et les *minuscules faits vrais* qu'adorait Stendhal sont ceux qui, pour l'historien comme pour le romancier, font connaître le mieux l'individu, objet essentiel de toute création artistique.